

BD / Zeina Abirached

À travers un dessin simple, des anecdotes d'une grande finesse, Zeina Abirached partage son expérience de l'émigration (le départ du Liban) et de l'immigration (être en France) et évoque **son identité double**.

Le titre / Paris n'est pas une île déserte : cette phrase à la forme négative est assez énigmatique. Paris est une capitale culturelle, politique et économique. Donc tout, a priori, sauf une île déserte. Sauf que dans cette ville-monde, les gens n'ont pas l'air de savoir tant de choses que ça sur les pays étrangers. Ce qu'ils savent se résumerait plutôt à des clichés.

La première page : Quand on s'appelle Zeïna...

Ce qui est amusant dans le jeu mécanique des question-réponses, c'est l'absence de surprise pour l'auteure. Chaque fois qu'elle se présente et prononce donc son prénom aux consonances étrangères, elle obtient les mêmes réactions. cf adverbe '*inévitablement*' répété trois fois, comme pour traduire une certaine lassitude. Synonyme : *fatalement, forcément*. La vision stéréotypée rend les choses prévisibles.

La deuxième page (planche de BD) :

« Et d'un coup, on devient 'la libanaise' »

Que veut-elle dire par cet article défini ? Elle signifie par là qu'elle devient aussitôt, pour ses interlocuteurs français, **une représentante de tous les Libanais**, de l'ensemble de son peuple. Du même coup, elle perd son identité individuelle.

Puis suivent des mini-dialogues, petites scénettes faisant se succéder des interlocuteurs différents, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, mais tous aussi ignorants de la réalité libanaise.

Tous ont une vision du Liban caricaturale, stéréotypée. Au mieux, il s'agit d'une caricature, au pire, d'une inexactitude :

Cartouche 1 : La grande diva Oum Koulthoum est égyptienne (elle est née en Egypte en 1904 et morte en Egypte en 1975). Elle n'est donc pas libanaise. Peut-être est-ce une confusion avec Fairuz, qui est une chanteuse libanaise, une star internationale également, mais née en 1947 et non décédée. Vu de loin, il s'agit de 2 divas, 2 chanteuses moyen-orientales. Tout est interchangeable vu de France.

Autre inexactitude ou du moins simplification : cartouche 4

Tu es arabe ? Beaucoup de libanais se considèrent comme des descendants des Phéniciens, et non comme des Arabes. Le Liban est de toute façon un pays à l'identité complexe, composé de diverses confessions, sensibilités (voir l'écrivain libanais Amin Malouf à ce sujet). L'État reconnaît officiellement 18 communautés religieuses : les chrétiens (maronites, grec-orthodoxes, grec-catholiques melkites, arméniens apostoliques, arméniens catholiques, syriens-orthodoxes, syriens-catholiques, assyriens, chaldéens, coptes orthodoxes, latins et protestants), les musulmans (chiites, sunnites, druzes, ismaéliens et alaouites) ainsi qu'une communauté juive, très peu nombreuse.

Or, dans l'esprit d'un Français, on sait qu'arabe = musulman. Là encore, la réduction simplificatrice tourne à l'erreur. On assigne à Zeina Abirached une identité qui ne lui correspond pas. Elle n'est ni arabe, ni musulmane.

Cartouche 2 : le charme de l'orient

L'exotisme consiste toujours à réduire un pays aux phantasmes qu'on en a. En général, on n'est pas loin de la carte postale. Le charme et les mystères de l'Orient, d'un point de vue européen, c'est avant tout le désert, le paysage le plus étranger pour un Français, et la femme voilée, qui parce qu'elle se cache derrière son voile, est forcément mystérieuse et envoûtante. Sauf que Zeïna Abirached est une femme moderne, qui vit à l'occidentale, entre les deux capitales, Beyrouth et Paris. Elle n'a donc que très peu à voir avec le désert, le voile, d'autant qu'elle n'est probablement pas musulmane.

Le mouvement de l'orientalisme a commencé au 19^{ème} siècle avec les premiers voyages des peintres dans les pays arabes (Delacroix et Ingres). Ils étaient fascinés par les scènes de hammams, les animaux sauvages, les costumes.

L'orientalisme en peinture

Delacroix



Ingres



→ Voir page suivante

Que nous dit le texte théorique (Louis Porcher – Les problèmes de l'enseignement interculturel) ?

Que le stéréotype appauvrit la réalité, qu'il la réduit à quelques signes. Nos connaissances sur la culture des pays étrangers est souvent très réduite. Pourtant, nous en avons toujours une image assez nette en même temps, se résumant à quelques spécialités gastronomiques, un événement sportif ou politique. Le cliché (ou stéréotype) est plaisant et rassurant car il est simple, sans complexité. C'est pour cela qu'il plaît. Mais c'est pour cela qu'il est le plus souvent faux. Il faut donc s'en méfier. Même s'il a un grand pouvoir de séduction.

types servent le plus souvent de grilles d'analyse, le sujet décode la réalité sociale à laquelle il se trouve confronté à travers eux. Les stéréotypes sont nos « lunettes sociologiques » : ils font ressembler le monde à ce que nous croyons qu'il est.

Le stéréotype est une représentation partielle. Il appauvrit la réalité qu'il traduit et n'en conserve que quelques éléments, comme une sorte de portrait-robot. En ce sens, tout stéréotype est à la fois simplificateur et réducteur. Il arase la complexité d'un phénomène, tend à en faire une caricature, qui exclut les détails (peut-être significatifs) au profit d'une silhouette générale. Le stéréotype, en outre, est fixe, change très lentement et se transmet le plus souvent tel quel, de génération en génération.

C'est un point de repère, qui, par sa simplification même, met de l'ordre dans la complexité et la confusion du réel, et en particulier du réel social. Il fournit des points de repère, certes peu fiables, mais qui ont le mérite de permettre au sujet de se reconnaître dans ce maquis. Il est un moyen de s'orienter, une manière de lutter contre le dépaysement. Un stéréotype est un signe auquel se raccrocher, un indice qui permet de porter des jugements. En cela, juste ou faux, il est utile et possède une dimension opératoire.

Le stéréotype fait partie de la culture.